



**<https://www.partage-noir.fr>**

**[contact@partage-noir.fr](mailto:contact@partage-noir.fr)**

Dessin de couverture: OLT

Illustrations à l'intérieur de la brochure:

José Guadalupe Posada (1852 - 1913)

2020/06-06-2020



*Regeneración* (4<sup>e</sup> époque) n°1 - 3 septembre 1910

# Aux prolétaires

Ouvriers, écoutez très bientôt l'infâme paix, dont nous sommes affligés depuis trente ans, sera rompue. Le calme du moment contient en puissance l'insurrection de demain. La révolution est la conséquence logique de tous les faits qui ont constitué le despotisme, maintenant agonisant. Il faut qu'elle vienne inévitablement, fatalement, avec la ponctualité du soleil nouveau qui apparaîtra, pour nous délivrer des angoisses de la nuit. Et vous allez être, vous, les ouvriers, la force de cette révolution. Ce seront vos mains qui empoigneront le fusil revendicateur. Ce sera notre sang qui maculera la terre, comme des fleurs rouges de feu. Si des yeux doivent pleurer, ce seront ceux de vos mères, de vos filles, de vos femmes. Vous allez être, donc, les héros ; vous allez être la colonne vertébrale de ce géant aux mille têtes qui s'appelle insurrection ; vous allez être le muscle de la volonté nationale transformée en force.

La révolution doit se faire sans rémission, et mieux encore, elle doit triompher c'est-à-dire, qu'il faut qu'elle arrive avec toute sa violence jusqu'à la tanière où les chacals qui nous ont dévorés dans cette longue nuit de trente-quatre ans,

célèbrent leur dernier festin. Mais est-ce tout ? Ne vous semble-t-il pas absurde de faire tant de sacrifices pour le simple caprice de changer de maître ?

Ouvriers, mes amis, écoutez il faut, il est urgent, que vous ameniez à la révolution qui approche, la conscience de l'époque ; il faut, il est urgent que vous incarniez dans la lutte l'esprit du siècle. Autrement, la révolution qu'avec tant d'affection nous voyons se développer, ne différera en rien de toutes ces révoltes presque oubliées, fomentées par la bourgeoisie et dirigées par la dictature militariste, et dans lesquelles vous ne jouiez pas le rôle héroïque de propulseurs conscients, mais celui, si peu élégant, de chair à canon.

Sachez-le une fois pour toutes : verser le sang pour amener au pouvoir un autre bandit qui opprimer le peuple est un crime, et c'est ce qui arrivera si vous prenez tes armes avec le seul objet de renverser Diaz pour mettre à sa place un nouveau gouvernement. La longue oppression dont a souffert le peuple mexicain, le désespoir qui a envahi tout le monde à cause de cette oppression, a eu pour effet de faire germer dans l'âme attristée du peuple, une seule ambition :

celle de changer les hommes du Gouvernement. On ne supporte plus ceux qui y sont actuellement ; on les hait avec toute la force d'une haine si longtemps contenue, et l'idée fixe d'un changement de gouvernants est arrivée à faire oublier l'idéal ; les principes idéologiques qui pourront sauver le peuple sont restés subordonnés au seul désir de changement dans l'Administration publique. Un exemple très triste de cette vérité, se trouve dans cet enthousiasme fou, cette absurde joie avec laquelle fut accueillie la

candidature d'un des fonctionnaires des plus pervers, d'un des bourreaux des plus sanguinaires qu'a eus la nation mexicaine la candidature de Bernardo Reyes.

Lorsque fut lancée cette candidature, le peuple mexicain l'accepta, sans même réfléchir sur la personnalité du postulant. Ce qui intéressait le peuple, c'était le changement. Le désespoir populaire semblait s'être cristallisé en ces mots : n'importe qui sauf Diaz, et comme celui qui est au bord de l'abîme, il s'est accroché à la candidature de Reyes, comme



à un fer rougi. Heureusement, si Reyes est ambitieux, il est aussi trop lâche pour affronter Diaz et lutter contre lui. Cette lâcheté a évité au peuple mexicain la souffrance d'une tyrannie plus cruelle, d'une oppression plus sauvage s'il en est que celle qu'il subit actuellement.

Pour éviter ces regrettables égarements, il faut réfléchir. La révolution est imminente ; ni le gouvernement ni les partisans de l'opposition ne pourront l'empêcher. Un corps tombe de par son propre poids, obéissant aux lois de la pesanteur ; une société révolutionnaire, obéissant à des lois sociologiques incontestables, de même. Prétendre s'opposer à l'éclatement de la révolution est une folie que seul peut commettre un petit groupe ayant intérêt à ce qu'elle n'ait pas lieu. Et, puisque la révolution doit éclater, sans que personne ne puisse s'y opposer, il est temps, ouvriers, que vous tiriez de ce grand mouvement populaire tous les avantages qu'il porte en son sein et qui reviendraient à la bourgeoisie, si, inconscients de vos droits de classe productrice de la richesse sociale, vous figuriez simplement dans la lutte comme des machines à tuer et à détruire, sans avoir dans vos cerveaux l'idée claire et précise de votre émancipation et de votre élévation sociale.

Ayez toujours présent à l'esprit, ouvriers, que vous êtes les seuls producteurs de la richesse. Maisons, palais, chemins de fer, bateaux, usines, champs

tout, absolument tout, est fait de vos mains créatrices et, cependant, vous manquez de tout. Vous tissez les toiles et c'est vous qui êtes mal habillés ; vous récoltez le grain et vous ne pouvez apporter à votre famille qu'un misérable morceau de pain ; vous construisez les maisons et les palais et vous êtes obligés de vivre dans des taudis et des caves ; les métaux que vous arrachez à la terre servent seulement à rendre vos maîtres encore plus puissants et par là même, à alourdir davantage votre chaîne. Plus vous produisez et plus vous êtes pauvres et asservis, pour la simple raison que vos maîtres sont les seuls à profiter de votre travail. Donc, si vous allez à la révolution avec le seul désir de renverser le despotisme de Porfirio Diaz, ce que vous atteindrez sans aucun doute, parce que le triomphe est sûr, vous obtiendrez, après le triomphe, un gouvernement qui mettra en vigueur la Constitution de 1857, et de plus vous aurez droit, au moins par écrit, à votre liberté politique ; mais dans la pratique, vous continuerez à être aussi esclaves qu'aujourd'hui et comme aujourd'hui vous n'aurez qu'un seul droit celui de crever de misère.

La liberté politique nécessite le concours d'une autre Liberté pour être effective : cette liberté est la liberté économique ; les riches jouissent de la liberté économique et c'est pour cela que ce sont les seuls à bénéficier de la liberté politique.

Lorsque le comité organisateur du Parti Libéral Mexicain formula le programme à Saint-Louis (États-Unis) le 1<sup>er</sup> juillet 1906, il eut la conviction, conviction qu'il a encore, conviction très ferme qu'il garde chèrement, que la liberté politique doit être accompagnée de la liberté économique pour être effective. C'est pour cela que, sont exposés dans le programme, les moyens qu'il faut employer pour que le prolétariat mexicain puisse conquérir son indépendance économique.

Vous devez partir au combat qui s'approche, avec la conviction que vous êtes les seuls producteurs de la richesse sociale, et que par ce seul fait, vous avez le droit, non seulement de vivre, mais aussi de jouir de toutes les commodités matérielles et de tous les bénéfices moraux et intellectuels dont profitent exclusivement vos maîtres. Sinon, vous ne ferez pas d'œuvre révolutionnaire digne de ce nom et de la pensée de nos frères des pays plus cultivés. Si vous n'êtes pas conscients de vos droits de classe productrice, la bourgeoisie profitera de votre sacrifice, de votre sang et de la douleur des vôtres, de la même façon qu'elle profite aujourd'hui de votre travail, de votre santé et de votre avenir, dans l'usine, le champ, l'atelier, la mine...

Donc, ouvriers, il faut que vous vous rendiez compte que vous avez d'autres droits que ceux que vous accorde la

Constitution politique de 1857, et surtout que vous soyez convaincus que, par le seul fait de vivre et de faire partie de l'humanité, vous avez droit à être heureux. Le bonheur n'est pas le patrimoine exclusif de vos maîtres et patrons, mais aussi le vôtre, et plus grands encore sont vos droits, puisque c'est vous qui produisez tout ce qui rend agréable et confortable la vie. Maintenant, il ne me reste plus qu'à vous demander de ne pas vous décourager. Je vois en vous, le ferme désir, de vous lancer dans la révolution pour renverser le despotisme le plus honteux, le plus odieux qui ait jamais existé sur la terre mexicaine : celui de Porfirio Diaz. Votre attitude mérite l'admiration de tout honnête homme. Mais, je vous le répète, battez-vous avec la conscience que la révolution se fait par vous, que le mouvement sera soutenu avec votre sang et que les fruits de cette lutte seront à vous et à vos familles, si vous soutenez avec la fermeté que donne la conviction, votre droit à jouir de tous les bénéfices de la civilisation.

Prolétaires : n'oubliez pas que vous allez être le nerf de la révolution ; allez vers elle non pas comme le troupeau qu'on mène à l'abattoir, mais comme des hommes conscients de tous leurs droits. Allez au combat ; entrez résolument dans l'épopée ; la gloire attend avec impatience que vous brisiez vos chaînes sur les crânes de vos bourreaux.

*Regeneración* (4<sup>e</sup> époque) n°4 - 24 septembre 1910

## À la femme

Camarades la catastrophe est en route, les yeux brillants, les cheveux rouges au vent, les mains impatientes de frapper aux portes de la patrie. Attendons-la avec sérénité. Bien qu'elle porte la mort dans son sein, elle est signe de vie, elle est messagère d'espoir. Elle détruira et créera en même temps, elle renversera et reconstruira. Ses poings sont les poings formidables du peuple en révolte. Elle n'amène ni roses ni caresses, mais une hache et une torche.

Interrompant le festin millénaire des exploités, la révolte gronde, et la phrase de Balthazar s'est transformée avec le temps en un poing tendu, élevé sur les têtes des classes dirigeantes.

La « catastrophe » est en route. Sa marche provoquera l'incendie où brûleront les privilèges et l'injustice. Camarades, n'ayez pas peur de la « catastrophe ». Vous constituez la moitié de l'espèce humaine, et tout ce qui touche celle-ci vous concerne, car vous faites partie intégrante de l'humanité. Si l'homme est esclave, vous l'êtes aussi. Les chaînes, ne font pas de distinction entre tes sexes ; l'infamie dont l'homme est l'objet, est aussi la vôtre. Vous ne pouvez pas vous soustraire à la honte de



l'oppression la même poigne qui assomme l'homme, vous étrangle.

Il faut donc, être solidaires dans la grande lutte pour la liberté et le bonheur. Vous êtes mères ? Vous êtes épouses ?

Vous êtes sœurs ? Vous êtes filles ? Votre devoir est d'aider l'homme, d'être à ses côtés lorsqu'il hésite pour l'encourager ; voler vers lui pour adoucir sa peine lorsqu'il souffre, rire et chanter avec lui lorsque le triomphe sonnera. Vous ne comprenez rien à la politique ? Cette question n'a rien à voir avec la politique s'agit ici de vie ou de mort. La chaîne de l'homme est aussi la vôtre et elle est peut-être, hélas, encore plus lourde, plus noire et plus infamante. Si vous êtes ouvrière ? On vous paye moins que l'homme et on vous fait travailler davantage. Vous êtes obligées de subir les impertinences du contremaître ou du patron ; si, en plus, vous êtes jolie, les patrons assiègeront votre vertu, et si vous faiblissez, ils vous la volent avec la même lâcheté, qu'ils vous volent le produit de votre travail.

Sous l'empire de l'injustice sociale où pourrit l'humanité, l'existence de la femme oscille dans le champ mesquin de son destin, dont les frontières se perdent dans la grisaille de la fatigue et de la faim, ou dans les ténèbres du mariage et de la prostitution.

Il est nécessaire d'étudier, il faut voir, il est indispensable de parcourir chaque page de ce sombre livre qui s'appelle la vie, aigre ronceraie qui déchire les chairs du troupeau humain, pour se faire une juste idée de la femme dans la douleur universelle.

L'infortune de la femme est si ancienne, que son origine se perd dans la

pénombre des légendes. Au début de l'humanité, on considérait la naissance d'une fille comme un malheur pour ta tribu. La femme labourait la terre, transportait le bois des forêts et l'eau des rivières, gardait le bétail, trayait les vaches et les chèvres, construisait les masures, tissait la toile des vêtements, cuisinait, soignait les malades et les enfants. Les travaux les plus sales étaient exécutés par la femme. Si un bœuf venait à mourir de fatigue, il était remplacé par la femme, et lorsque la guerre éclatait entre deux tribus ennemies, la femme changeait de maître ; mais, elle continuait, sous le fouet du nouveau, à remplir ses fonctions de bête de somme.

Plus tard, sous l'influence de la civilisation grecque, la femme monta d'un échelon dans la considération des hommes. Elle n'était plus la bête de somme du clan primitif, et ne vivait plus cloîtrée comme dans les sociétés de l'Orient ; son rôle fut alors, celui de productrice de citoyens pour la patrie, si elle appartenait à une famille libre, ou de serfs, si elle était ilote.

Le christianisme aggrava la situation de la femme par le mépris de la chair, l'Église déchaîna les rayons de sa colère contre les grâces féminines ; et saint Augustin, saint Thomas et autres saints, devant les images desquels s'agenouillent les pauvres femmes, appelèrent la femme fille du démon,

verre des impuretés, et la condamnèrent à souffrir les tortures de l'enfer.

La condition de la femme dans notre siècle diffère selon sa catégorie sociale ; mais malgré l'adoucissement des coutumes, malgré les progrès de la philosophie, la femme reste subordonnée à l'homme par la tradition et par la loi. Éternelle mineure, la loi la met sous la tutelle de l'époux. Elle ne peut voter ni être élue.

De tout temps, la femme a été considérée comme un être inférieur à l'homme, non seulement par la loi, mais aussi par les coutumes. Et à ce concept erroné et injuste, on doit l'infortune dont elle souffre, depuis que l'humanité ne se différencie de la faune animale, que par l'usage du feu et de la hache de pierre.

Humiliée, méprisée, attachée par tes liens de la tradition au poteau d'une infériorité irrationnelle, familiarisée par les curés avec les négoce du ciel, mais totalement ignorante des problèmes de la terre, la femme se trouve brutalement happée par l'ouragan de l'activité industrielle qui a besoin de bras à bon marché surtout, pour faire face à la concurrence provoquée par la voracité des rois de l'argent. La femme est une proie facile, du fait qu'elle n'est pas éduquée comme l'homme, pour la guerre industrielle, qu'elle n'est pas organisée avec celles de sa classe pour lutter avec ses frères, les travailleurs, contre la rapacité du capital. De tout ceci il résulte que la femme,

bien que travaillant davantage que l'homme, gagne moins, et que la misère, les mauvais traitements et le mépris sont aujourd'hui, comme le furent hier, les fruits amers qu'elle cueille pour toute une existence de sacrifices.

Le salaire de la femme est si mesquin que fréquemment, elle doit se prostituer, pour pouvoir subvenir aux besoins des siens, lorsque sur le marché matrimonial, elle ne trouve pas un homme qui en fasse son épouse. Ceci constitue une autre espèce de prostitution autorisée par la loi et sanctionnée par l'officier d'état-civil, parce que le mariage n'est rien d'autre qu'une prostitution légalisée, lorsque la femme se marie, non pas par amour, mais avec le seul désir de trouver l'homme qui l'entretienne, cela revient à dire qu'elle vend son corps pour manger, exactement comme le pratique la femme perdue, et c'est ce qui arrive dans la plupart des mariages.

Et que pourrait-on dire de l'immense régiment de femmes qui ne trouvent pas d'époux ? La carence croissante des articles de première nécessité, la baisse chaque jour plus inquiétante des prix du travail humain, résultat du perfectionnement des machines, tout cela uni aux exigences chaque fois plus grandes, que crée la vie moderne, rendent l'homme économiquement incapable d'assumer une charge supplémentaire : le soutien d'une famille. L'institution du service militaire obligatoire, qui arrache du sein

de la société un grand nombre de mâles, forts et jeunes, diminue aussi l'offre masculine dans le marché matrimonial. Les émigrations de travailleurs, provoquées par divers facteurs économiques et politiques, diminuent encore le nombre d'hommes aptes pour le mariage. L'alcoolisme, le jeu et autres vices, les diverses maladies, réduisent aussi ces candidats au mariage. De tout cela il résulte que le nombre d'hommes aptes au mariage est très réduit et que, par conséquent, le nombre de femmes célibataires est alarmant. Comme leur situation est angoissante, les rangs de la prostitution grossissent chaque jour davantage, et la race humaine dégénère par l'avilissement du corps et de l'esprit.

Camarades : voilà l'épouvantable tableau qu'offrent les sociétés modernes. Par ce tableau, vous voyez qu'hommes et femmes souffrent également de la tyrannie d'un milieu politique et social qui est en complet désaccord avec les progrès de la civilisation et les conquêtes de la philosophie. Dans les moments d'angoisse, n'élevez plus vos yeux vers le ciel, car c'est là-haut que se trouvent ceux qui ont le plus contribué à faire de vous d'éternelles esclaves. La solution est ici, sur ta terre : c'est la révolution.

Faites que vos époux, vos frères, vos pères, vos fils, vos amis prennent le fusil. Crachez au visage de celui qui ne voudra pas empoigner une arme contre l'oppression.

La tourmente est en marche. Jimenez y Acayucan, Palomas, Viesca, Las Vacas et Valladolid [1] sont les premières rafales de son formidable souffle. Paradoxe tragique : la liberté, qui est le symbole de la vie, se conquiert en tuant.



[1] Référence aux soulèvements dirigés par le Parti Libéral en 1908 et 1910. Trop prématurés, ils échouèrent, mais donnèrent le signal de l'insurrection générale qui suivit.

# Liberté, Egalité, Fraternité

Qu'il est loin l'idéal, qu'il est loin ! Mirage du désert, illusion de la steppe, image d'une étoile scintillant au fond du lac. D'abord c'était un abîme sans fond qui séparait l'humanité de la Terre Promise. Comment remplir cet abîme ? Comment le combler ? Comment atteindre la souriante plage dont nous devinons l'existence sur la rive opposée ? L'arabe assoiffé voit subitement s'agiter au loin la crinière des palmiers et pour y parvenir il fustige son chameau. Vaine entreprise : il avance vers l'oasis et l'oasis semble reculer. Toujours la même distance entre lui et l'illusion, toujours la même.

Les préoccupations, les traditions, le fanatisme religieux, la loi défendent cet abîme ; pour le franchir, il faut y faire couler, jusqu'à le remplir, le sang des gardiens, et ensuite, s'embarquer sur cette nouvelle mer Rouge. A travers le temps, des hommes se sont dévoués à remplir cet abîme du sang des méchants mais aussi du leur, hélas ! Mais l'abîme ne se remplit pas ; on pourrait vider en lui le sang de toute l'humanité sans que

pour cela l'abîme se remplisse : car il faudrait noyer dans ce sang les préoccupations, les traditions, le fanatisme religieux et la loi de ceux qui oppriment.

Les grandes révolutions ont eu pour objectif ces trois mots : Liberté, Egalité, Fraternité, qui ont été inscrits sur des centaines de drapeaux, et que des centaines de milliers d'hommes ont eu sur leurs lèvres au moment d'expirer sur les champs de bataille ; et pourtant l'abîme ne se remplit pas, le niveau du sang ne monte pas. Pourquoi ?

Aucune révolution ne s'est sérieusement préoccupée de l'Egalité ; l'Egalité est la base de la Liberté et de la Fraternité. L'Egalité face à la loi, qui fut la conquête de la Révolution Française, est un mensonge que la conscience moderne repousse indignée. Les révolutions ont été des incendies superficiels. Les arbres d'une forêt peuvent brûler ; mais les racines resteront intactes. De la même façon les révolutions ont été superficielles, elles n'ont pas été jusqu'à la racine des malaises sociaux, elles n'ont pas fouillé la chair malade jusqu'à l'origine de la

plaie, et de cela, ceux qu'on appelle les chefs sont coupables.

Les chefs ont toujours été moins radicaux que le groupe d'hommes qu'ils prétendent diriger et ceci a sa raison d'être : non seulement le pouvoir rend l'homme conservateur, mais il lui donne le goût du commandement. Pour ne pas perdre leur position, les chefs modèrent leur radicalisme, le compriment, le défigurent, évitent les chocs avec les intérêts contraires ; et si par la nature même des choses le choc est inévitable et la lutte armée un besoin, les chefs essaient toujours de s'arranger de telle façon que leur position ne soit pas en danger, et concilient, autant qu'ils le peuvent, les intérêts de la révolution avec les intérêts des dominateurs, obtenant ainsi une diminution de l'intensité du choc, de la durée de la lutte, en se contentant d'un triomphe plus ou moins facile. L'idéal... L'idéal reste très loin après ces luttes de nains, qui arrivent tout juste à balayer la superficie et rien de plus.

Pour cela, malgré le sang versé à travers les temps ; malgré le sacrifice de tant d'hommes généreux ; malgré les belles paroles Liberté, Egalité, Fraternité, gravées sur cent drapeaux, il existe encore les chaînes, la société est divisée en classes et la guerre de tous contre tous est ce qui a de plus normal, de légal, d'honnête, ce que les « sérieux » appellent l'« ordre », ce que les tyrans appellent le « progrès » et ce que les es-

claves, aveuglés par l'ignorance et écrasés par des siècles d'oppression et d'injustice, vénèrent et soutiennent par leur soumission.

Il faut creuser, il est nécessaire d'approfondir. Les chefs sont lâches ; les chefs n'approfondissent pas, ne creusent pas. L'impulsion révolutionnaire trébuche toujours sur la modération de ce qu'on appelle dirigeants, politiciens habiles si on veut, mais sans nerf révolutionnaire. Ce sur quoi il faut mettre vaillamment les mains, si on veut faire oeuvre révolutionnaire et non oeuvre de vulgaires politiciens, d'ambitieux de postes publics, c'est sur la propriété terrienne ; car tant que la terre continuera à être la propriété de quelques-uns, tant qu'il y aura des millions d'êtres humains ne disposant que du petit morceau de terre où ils seront ensevelis après leur mort, tant que les pauvres continueront à travailler la terre pour leurs maîtres, n'importe quelle révolution n'aura d'autre dénouement que le changement de propriétaires, parfois plus cruels que les détrônés.

La Révolution est imminente. D'un moment à l'autre le câble annoncera aux nations du monde entier que le peuple mexicain est en révolte. Les attentats de la tyrannie sont chaque fois plus sauvages, chaque fois plus cyniques. Porfirio Diaz est fou ; il ne lui suffit plus d'arracher la vie aux hommes ; maintenant, il assassine les femmes, dont il

laisse les cadavres abandonnés pour que les chiens les mangent. La Vieille Bête précipite la révolution, et les ambitieux profiteront d'elle si le peuple ne prend pas possession de la terre.

Liberté, Egalité, Fraternité : trois belles paroles qu'il faut convertir en trois beaux faits. Révolutionnaires, mettons la main sur ce dieu qui s'appelle « droit de propriété terrienne » et faisons en sorte que la terre appartienne à tous. Si le sang doit être versé, que ce soit au profit du peuple. Verser du sang pour élever un candidat à la Présidence de la République est un crime, parce que le mal qui afflige le peuple mexicain ne se soigne pas en enlevant Diaz et en mettant à sa place un autre homme. Supposons que le citoyen le plus honnête, le meilleur des Mexicains, triomphe par le moyen des

armes et occupe la place du plus pervers et le plus criminel des Mexicains : Porfirio Diaz. Ce qu'il fera, cet homme, ce sera mettre en vigueur la Constitution de 1857. Le peuple, par conséquent, aura le droit de voter ; aura le droit de manifester en toute liberté ses idées ; la presse ne sera plus bâillonnée ; les pouvoirs de la Fédération seraient indépendants les uns des autres ; les Etats retrouveraient leur souveraineté ; il n'y aurait plus de réélection. En somme, le peuple mexicain obtiendrait ce qu'on appelle la liberté politique. Mais, ferait-on ainsi le bonheur du peuple ? Le droit de voter, le droit de se réunir, le droit d'écrire sur n'importe quel sujet, la non-réélection, l'indépendance des Pouvoirs, pourraient-ils donner du pain, logement et vêtements au peuple ?



Une fois de plus, il faut le dire la liberté politique ne donne pas à manger au peuple ; il faut conquérir la liberté économique, base de toutes les libertés, et sans laquelle la liberté politique n'est qu'une sanglante ironie qui transforme le Peuple-Roi en roi des bouffons ; parce que si dans la théorie il est libre, dans la pratique il est esclave. Il faut donc prendre possession de la terre l'arracher des griffes de ceux qui la détiennent, et la donner au peuple. Alors, les pauvres auront du pain ; alors, le peuple pourra être libre ; alors, avec un effort supplémentaire, nous approcherions l'idéal que nous voyons loin parce que les dirigeants des révolutions n'ont pas eu le courage de renverser les idoles, de résoudre les problèmes, de réduire en morceaux la loi qui protège ce crime qui s'appelle propriété terrienne.

Il faut pourtant, parler avec honnêteté. La prise de la terre par le peuple ne sera qu'un grand pas vers l'idéal de Liberté, Egalité, Fraternité. Un grand pas seulement ; mais, grâce à lui, le peuple aura l'occasion d'acquérir l'éducation qui lui fait défaut pour arriver à construire, dans un avenir plus ou moins proche, la société juste et sage qui n'est aujourd'hui qu'une belle illusion.

Et tant qu'on avancera pas vaillamment par le chemin de la libération économique, on ne fera pas œuvre saine. La liberté ne peut exister tant que les lois seront faites par une partie de la société

pour que l'autre partie leur obéisse ; car il est très facile de comprendre que personne ne fera une loi contraire à ses intérêts, et comme la classe qui possède la richesse est celle qui fait les lois, ou du moins celle qui ordonne qu'on les fasse, ces lois doivent être totalement favorables aux intérêts du Capital, et par là-même, défavorables aux intérêts des pauvres. Voilà la raison pour laquelle la loi n'arrive pas à châtier les riches ni à les gêner en quoi que ce soit. Toutes les charges sociales et politiques retombent sur le pauvre. Les contributions doivent être payées exclusivement par les pauvres ; les services gratuits pèsent, exclusivement, sur les épaules du pauvre ; le contingent pour l'armée se recrute uniquement parmi les prolétaires, et dans les maisons publiques ce ne sont pas les filles de la bourgeoisie qui se dégradent, mais les filles des pauvres. Il ne pourrait en être autrement il serait absurde de penser que les riches font la loi contre eux.

L'égalité, dans de telles conditions, peut-elle exister ? Socialement, l'égalité est une chimère sous le régime actuel. Comment peuvent être égaux le pauvre et le riche ? La classe dominante et la classe dominée ne se ressemblent ni dans l'instruction, ni dans la façon de s'habiller, ni dans la manière de vivre. Le travail du pauvre est rude et fatigant ; sa vie est une série de privations et d'angoisses, occasionnées par la mi-

sère ; ses distractions sont rares : l'alcool et l'amour ; il ne peut pas participer aux jouissances du riche parce qu'elles coûtent cher, et de plus, il n'a pas l'habit qu'il faut pour côtoyer les gens élégants ; la négligence où il vit n'est pas indiquée pour acquérir les manières distinguées ; l'opéra et le théâtre, en plus d'être des divertissements très coûteux, requièrent une certaine préparation artistique ou littéraire que les pauvres ne peuvent avoir, poussés, dès l'enfance, à gagner le pain pour survivre. En ce qui concerne l'égalité face à la loi, c'est la plus grande des sottises que les aspirants au gouvernement offrent aux masses. Si socialement, l'égalité entre les hommes est impossible, tant qu'il y aura des classes sociales, politiquement elle ne l'est pas moins. Les juges se déclarent en faveur des riches et contre les pauvres lorsqu'ils prononcent leurs sentences ; l'exercice du droit de vote est toujours dirigé, organisé et exécuté par les classes dominantes, car elles ont tout le temps, les pauvres n'ayant que le « droit » de porter les bulletins aux urnes avec le nom qui a été choisi par les dirigeants et organisateurs des élections ; d'où il résulte que le « choix » de prolétaires est celui des classes dominantes ; les pauvres n'ont pas le droit d'exprimer librement leurs idées, car ils n'ont pas pu acquérir l'instruction nécessaire pour écrire ou parler en public, et seules les classes dominantes profitent de ce droit. Et si on par-

court la liste des tous les droits politiques, on arrivera également à la conclusion de ce que les pauvres ne peuvent les exercer, car leurs tâches d'esclaves leur laissent à peine le temps nécessaire pour se détendre les membres durant de courtes heures de sommeil ; ils n'ont pas la représentation sociale que donne l'éducation, l'indépendance économique et même le simple costume correct, et ils manquent de l'instruction nécessaire pour rivaliser, avec avantage, contre les « lumières » intellectuelles de la bourgeoisie.

Fraternité ! Quelle fraternité peut exister entre le loup et l'agneau ? L'inégalité sociale fait des classes sociales des ennemies naturelles. Les possesseurs ne peuvent nourrir des sentiments d'amitié envers les déshérités, en qui ils voient une menace constante pour la tranquille jouissance de leurs richesses, tandis que les pauvres, non plus, ne peuvent nourrir des sentiments fraternels envers ceux qui les oppriment et leur volent le fruit de leur travail. De ceci naît un antagonisme constant, une querelle interminable, une lutte sournoise, et parfois ouverte et décisive, entre les deux classes sociales, lutte qui donne vie et force à des sentiments de haine, à des désirs de vengeance, qui ne sont pas recommandés pour l'existence de liens fraternels et de sincère amitié, impossibles dans les relations du bourreau et de la victime. Mais ce n'est pas tout. Il y a encore quelque chose qui empêche les

êtres humains de se rapprocher, d'ouvrir leurs cœurs et d'être frères. La lutte pour la vie, bien que ce soit honteux de le confesser, revêt dans l'espèce humaine, les mêmes caractères de brutalité et de férocité que dans les espèces inférieures animales. L'égoïsme commande les relations entre les hommes. L'espèce humaine n'étant pas éduquée dans la solidarité et l'appui mutuel, chacun, pour du pain, se dispute avec ses semblables, de la même façon que les chiens affamés se disputent, à coups de dents le droit de ronger un os répugnant. Ceci est une vérité dans toutes les classes sociales. Le riche, jaloux de la richesse de son semblable, lui fait la guerre pour augmenter ses trésors avec les dépouilles de celui de sa classe. Ceci s'appelle, avec l'hypocrisie de l'époque, la concurrence. Le pauvre, pour sa part, est l'ennemi de ses frères également pauvres.



Le pauvre voit un ennemi en un autre pauvre, qui arrive à louer ses services moins cher. S'il y a une grève, il ne manque pas d'affamés disposés à trahir leurs frères de classe, en occupant la place des grévistes. De ce fait, la fraternité est un rêve et à sa place nous trouvons seulement la haine d'une classe contre l'autre : la haine des individus d'une même classe entre eux ; l'épouvantable guerre de tous contre tous, qui déshonore la race humaine et retarde l'avènement de ce jour d'amour et de justice auquel rêvent les hommes généreux du monde entier.

La révolution va éclater. Tous, combattants et non combattants, allons être entraînés par ce mouvement grandiose. Personne ne pourra rester indifférent au grand choc. Il faut, donc, choisir un drapeau. Si on désire simplement le changement de maîtres, il y a des partis, en dehors du Libéral, qui luttent uniquement pour avoir de nouveaux Président et Vice-Président ; mais tous ceux qui désirent faire oeuvre vraiment révolutionnaire, oeuvre grande et profonde, bénéfique pour les pauvres, qu'ils viennent dans nos rangs, qu'ils se groupent sous le drapeau égalitaire du Parti Libéral, et unis nous arracherons la terre aux quelques mains qui la détiennent pour la donner au peuple, et nous approcherons l'idéal de Liberté, Egalité, Fraternité, par le moyen du bien-être du plus grand nombre.

# Chair à canon

C'est l'heure de réfléchir. Depuis des siècles la tâche de penser, de réfléchir a été l'apanage de ce qu'on appelle les classes dirigeantes de la société : les intellectuels et les riches. La masse ne pensait pas et, naturellement, ceux qui l'ont fait à sa place se sont remboursés avantageusement de ce « service », au préjudice de celle-ci. Mais le moment est venu de décider si nous, les pauvres, nous allons continuer sous la direction intéressée des intellectuels et des riches, ou si, vaillamment nous prenons à notre compte l'étude de nos problèmes, et confions à nos propres forces la défense de nos intérêts. Il est temps de le faire ; choisissons : ou troupeau manipulable ou phalange d'êtres conscients ; la honte ou la gloire.

Manipulées dans l'intérêt des classes dirigeantes, les masses prolétariennes ont versé leur sang à travers les temps. Il y a toujours eu un mécontentement parmi les pauvres, mécontentement provoqué par la misère et l'injustice, par la faim et l'oppression. Par là-même, le prolétariat a toujours été prêt à se révolter, avec l'espoir d'atteindre, par la victoire, un changement favorable à ses intérêts ; mais les prolétaires n'ont pas

pensé par eux-mêmes, car les classes dirigeantes l'ont fait pour eux, ce sont elles qui ont acheminé les tendances des mouvements insurrectionnels, et elles ont été les seules à tirer profit des sacrifices de la classe ouvrière.

Voyez donc, combien il est important que le prolétariat entreprenne, pour son propre compte, la conquête de son bien-être. Chaque fois que les classes dirigeantes ont besoin de la force du nombre pour s'assurer une victoire qui leur profite, ils ont recours au prolétariat, à la masse toujours disposée à se révolter, sûrs de trouver dans la foule des héros qu'ils méprisent cordialement, mais qu'alors ils adulent, flattent leurs passions, et ils vont même jusqu'à applaudir et stimuler leurs vices et leurs égarements, de la même façon qu'on passe la main sur le dos des bêtes, pour les soumettre par la douceur, lorsqu'il n'est pas nécessaire d'employer le fouet.

De cette façon les masses prolétaires ont été jetées dans la guerre, ont été poussées à réaliser des entreprises contraires à leurs intérêts. Guerres de conquête, guerres commerciales, guerres coloniales, insurrections politiques, tout a été fait avec le sang des prolétaires,

frénétiquement applaudis lorsqu'ils risquaient leur vie comme des héros, méprisés et rejetés le lendemain de la victoire. Car il faut semer le grain, garder le troupeau, faire des vêtements, construire des maisons ; pour cela les héros sont descendus à coups de pied du piédestal où les avaient montés les flatteurs des classes dirigeantes, pour aller reprendre leur travail dans le sillon, dans l'atelier, dans l'usine, dans la mine, dans le chemin de fer, chacun d'eux ayant comme seul bénéfice, un pauvre morceau de papier où figure la déclaration officielle de leur bravoure, une médaille de cuivre qu'ils porteront sur leurs haillons des grands jours, et quelques cicatrices, en plus des mauvaises habitudes contractées dans la promiscuité des casernes, tandis que les intellectuels et les riches se partagent les terres du pays conquis par le sacrifice de la plèbe, et ils gaspillent dans l'orgie et le luxe le copieux butin que les affamés ravirent aux vaincus.

Et tout cela s'est répété depuis des temps immémorables ; ceux d'en-bas toujours trompés ; ceux d'en-haut toujours bénéficiaires. sans que l'expérience ait ouvert les yeux du troupeau ; sans que la déception, constamment répétée, ait fait évoluer la masse, l'ait faite penser. La foule actuelle est la même foule enflammée et innocente qui porta sur ses épaules les grands capitaines de l'antiquité : la foule d'Alexandre le

Grand, celle de Sirius, la plèbe de Cambyse, le troupeau de Scipion, les multitudes d'Hannibal, les barbares d'Attila, pensaient de même que les foules napoléoniennes, que celles conquérantes du Transvaal, la plèbe américaine de Santiago et de Cavite [1] et les légions jaunes triomphatrices en Mandchourie. La psychologie des masses contemporaines est la même que celle des messes françaises en 1789, des masses de Hidalgo en 1810, des masses républicaines du Portugal de nos jours. Toujours la même chose : le sacrifice des généreux prolétaires au bénéfice des classes dominantes ; la souffrance et la douleur des humbles au profit des intellectuels et des riches.

Il en a toujours été ainsi, parce que les prolétaires n'ont jamais orienté les mouvements populaires vers un but favorable à leurs intérêts, et ils ont toujours obéi aux ordres de la minorité dominante qui, naturellement, a toujours travaillé en faveur de ses intérêts de classe. Ainsi, par exemple, dans les guerres de conquête, dans les guerres commerciales et coloniales, guerres que le gouvernement d'une nation déclare au peuple d'une autre nation pour étendre ses domaines territoriaux ou conquérir des marchés qui consommeront les produits industriels ou agricoles de la nation domina-

[1] Ville des Philippines, près de Manille. En 1898, la marine espagnole fut battue par celle des USA.

trice, le prolétariat n'a rien fait d'autre que donner son sang sans obtenir, en échange, aucun bénéfice matériel. Les grands industriels, les grands commerçants, les banquiers et les hommes du Gouvernement sont ceux qui profitent de ces guerres. Au prolétariat il ne lui reste que la gloire, si gloire il peut y avoir à commettre des assassinats sur une grande échelle, commis contre des peuples étrangers, pour satisfaire l'absurde cupidité des rois de l'industrie, de la banque et du commerce. Est-il plus heureux le prolétariat anglais d'aujourd'hui, après le triomphe des armées anglaises dans le Transvaal ? Est-il plus heureux le peuple des États-Unis après le triomphe de l'armée de son pays sur celle d'Espagne ? Le japonais d'aujourd'hui, jouit-il de plus de commodités depuis son triomphe sur la Russie ? Rien de cela : Anglais, Américains et Japonais continuent à affronter les mêmes problèmes sociaux aggravés encore davantage par l'accroissement du pouvoir que donnèrent aux classes dirigeantes l'agrandissement territorial ou l'acquisition de nouveaux marchés.

En ce qui concerne les révolutions, on peut observer le même résultat. Faites seulement pour obtenir la liberté politique, les masses de prolétaires qui les firent triompher avec leur sang, ont été esclaves après les mouvements insurrectionnels autant qu'elles l'étaient avant de le verser. Notre propre histoire nous

fournit des exemples suffisants pour démontrer cette grande vérité, qui peut paraître blasphématoire à ceux qui n'essayeront pas d'approfondir ces questions, aux conservateurs d'institutions politiques déjà tombées en complet discrédit. L'insurrection de 1810, qui nous donna l'indépendance politique, n'eût pas le pouvoir de donner au peuple, affamé de pain et d'instruction, ce dont il avait besoin pour son développement, et cela est dû au fait que le prolétariat ne prit pas la décision de réaliser pour son propre compte sa rédemption, en orientant le mouvement du martyr Miguel Hidalgo vers une fin profitable à la classe ouvrière. Le mouvement d'insurrection contre Santa-Anna [2], fomenté à Ayutla [3] et qui eût comme résultat la promulgation de la constitution de 1857 n'eût pas, lui non plus, le pouvoir de donner au peuple pain et instruction. Il lui donna des libertés politiques qui, comme on sait, profitent seulement à ceux qui occupent des postes importants dans la vie politique et sociale, mais pas au prolétariat qui, par son manque d'argent, d'instruction et même de représentation sociale, se trouve subordonné en tout à la volonté des classes dirigeantes. Du mouvement d'Ayutla, le prolétariat ne sut tirer aucun profit, pour ne pas

[2] Général mexicain, Dictateur en 1833 et de 1853 à 1855.

[3] Ville de l'Etat de Guerrero.

avoir su l'orienter dans le but d'obtenir un bénéfice pour sa classe. L'insurrection de Tuxtepec [4], qui entraîna le peuple derrière le drapeau « Suffrage effectif et non réélection », conquit pour les masses la possibilité d'obtenir des postes lors d'élections populaires, et eût pour résultat le despotisme dont aujourd'hui nous souffrons tant du point de vue politique, que de la recrudescence de la misère et de l'infortune de la classe ouvrière, parce que la classe ouvrière ne prit pas en charge la direction du mouvement révolutionnaire de Porfirio Diaz, et parce qu'elle a confié son avenir aux classes dirigeantes de la société.

Maintenant une nouvelle révolution est en train de fermenter. Les excès de la tyrannie de Porfirio Diaz blessent tout le monde, prolétaires et non prolétaires, hommes et femmes, vieillards et enfants. Le pouvoir politique étant accaparé par une infime minorité fait que, bon nombre de personnes des classes dirigeantes se sont vues obligées de laisser à cette infime minorité la part de pouvoir qu'elles détenaient dans les gouvernements précédents, et s'occupent maintenant, naturellement, à travailler pour la reconquête de leur pouvoir. Comme toujours, ces classes dirigeantes se tournent vers le prolétariat ; maintenant qu'ils ont

besoin de ta force du nombre, elles le caressent, le flattent, misent sur la ruse traditionnelle d'applaudir ce qu'habituellement elles censurent ; elles passent la main sur le dos du monstre pour l'attirer par la douceur, et dès le lendemain de la victoire, acquise par le sang, le sacrifice, l'héroïsme des masses de prolétaires, elles n'ont aucun remords à rendre plus dur l'esclavage dans les haciendas, plus pénible et moins rémunérateur le travail dans les usines, les ateliers et les mines.

Prolétaires : il est temps de réfléchir. Le mouvement révolutionnaire ne peut s'arrêter, il faut qu'il éclate par la nature même des causes qui le produisent ; mais il ne faut pas avoir peur de ce mouvement. Il est préférable de le désirer et même de le précipiter. Il vaut mieux mourir en défendant l'honneur, défendant l'avenir des familles que de continuer à souffrir, au milieu de la paix, l'affront de l'esclavage, la honte de la misère et de l'ignorance. Mais, camarades, ne laissez pas aux dites classes dirigeantes le soin de penser pour vous et d'arranger la révolution de façon ce qu'elle soit favorable à leurs intérêts. Participez activement au grand mouvement qui va éclater, et faites qu'il prenne la direction souhaitée pour que la révolution soit cette fois-ci profitable à la classe ouvrière. Parcourez les pages de l'Histoire et vous y constaterez que, dans les combats où prirent part les classes dirigeantes, vous avez joué le rôle de chair à

[4] Elle eut lieu en 1873. Le 25 septembre 1873 les Lois de Réforme sont incorporées à la Constitution de 1857.



canon, et ceci tout simplement parce que ce n'était pas vous qui pensiez, ce n'était pas vous qui aviez entrepris votre propre rédemption. Souvenez-vous que l'émancipation de la classe ouvrière doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, et cette émancipation commence par la prise de possession de la terre. Enrôlez-vous, donc, pour la grande révolution ; mais en ayant le désir de prendre la terre, de l'arracher des griffes de ces seigneurs féodaux qui aujourd'hui la possèdent. Si nous faisons de cette façon, nous ne serons pas de la chair à canon, mais des héros qui sauront se faire respecter au sein de la révolution et après son triomphe, parce que nous aurons, par la seule reprise de la terre, le pouvoir nécessaire pour atteindre, avec un minimum d'efforts, notre totale libération.

Ayez à l'esprit une fois de plus que le simple changement de mandataires n'est pas source de liberté, et que n'importe quel programme révolutionnaire, ne stipulant pas la prise de la terre par le peuple, est un programme des classes dirigeantes, de celles qui ne veulent pas lutter contre leurs intérêts comme l'histoire le démontre, de celles qui ne s'appuient sur la masse, la plèbe, la populace, que lorsqu'elles ont besoin de héros pour les défendre et se sacrifier pour elles, des héros qui quelques heures après le triomphe, peuvent se trouver avec les flancs saignants, sous l'éperon de leurs maîtres.

Prolétaires : prenez le fusil et groupez-vous sous le drapeau du Parti Libéral ; c'est le seul qui vous invite à prendre la terre pour vous-mêmes.

*Regeneración* (4<sup>e</sup> époque) n°10 - 5 novembre 1910

# À la recherche de la liberté

**Paroles prononcées à la session du groupe « Regeneración » le 30 octobre 1910.**

L'humanité se trouve en ce moment dans une de ces périodes qu'on appelle de transition, c'est-à-dire, le moment historique où les sociétés humaines font des efforts pour transformer le milieu politique et social où ils ont vécu, en un autre qui s'adapte mieux à la ligne de pensée de l'époque et satisfasse un peu plus les aspirations générales de la masse humaine.

Qui que ce soit, ayant la bonne habitude de s'informer de ce qui se passe de par le monde, aura noté qu'il y a depuis une dizaine d'années, une augmentation de l'activité de divers organes de la vie politique et sociale. On sent une espèce de fièvre, une envie soudaine de respirer, comme si on se rendait compte que manque d'air. C'est un malaise collectif, qui s'aggrave de jour en jour, comme s'accroît de jour en jour la différence entre nos pensées et les actes que nous sommes obligés d'exécuter, tant dans le

détail que dans l'ensemble de nos relations avec nos semblables. On pense d'une façon et on agit différemment ; aucun rapport n'existe entre la pensée et l'action. C'est à cette incongruité de la pensée et de la réalité, à ce manque d'harmonie entre l'idéal et les faits, que l'ail doit cette fébrile excitation, cette envie, ce malaise qui est en partie responsable de ce grand mouvement qui se traduit par l'activité qu'on observe dans tous les pays civilisés pour essayer de transformer ce milieu, cette ambiance politique et sociale, soutenue par des institutions caduques qui ne satisfont plus les peuples, en un autre milieu qui s'harmonise mieux avec la tendance moderne d'une plus grande liberté et d'un plus grand bien-être.

Le moins observateur des lecteurs de journaux aura remarqué ce fait. Il existe une tendance générale à l'innovation, à la réforme, qui s'exteriorise par des faits individuels ou collectifs : la destitution d'un roi, la déclaration d'une grève, l'adoption de l'action directe par un syndicat ouvrier, l'explosion d'une

bombe au passage d'un tyran, le passage au régime constitutionnel pour des peuples régis, encore récemment, par des monarchies absolues, le républicanisme qui menace les monarchies constitutionnelles, le socialisme qui fait entendre sa voix dans les Parlements, l'Ecole Moderne qui ouvre ses portes dans les principales villes du monde et la philosophie anarchiste qui fait des adeptes même dans les peuples comme l'Inde et la Chine. Ce sont des faits qui ne peuvent être considérés isolément, comme s'ils n'avaient aucun rapport avec l'état général de l'opinion publique, mais plutôt comme le début d'un puissant mouvement universel à la recherche de la liberté et du bonheur.

Ce qui montre clairement que nous nous trouvons dans une période de transition, c'est le caractère de la tendance de ce mouvement universel. On ne voit en lui, d'aucune manière, le désir de conserver les formes de vie politiques et sociales actuelles ; tout au contraire, chaque peuple, selon le degré de culture qu'il a atteint, selon le degré d'éducation où il se trouve et le caractère plus ou moins révolutionnaire de ses syndicats ouvriers, réagit contre le milieu ambiant à la recherche de la transformation ; et il est bon de noter que la force propulsante, dans la majorité des cas, pour atteindre la transformation dans le sens progressif du climat social, ne vient plus du haut vers le bas, c'est-à-dire des

avants-gardes vers le prolétariat, comme par le passé, mais du bas vers le haut, les syndicats ouvriers étant, en réalité, les laboratoires où se moule et se prépare la nouvelle forme qu'adopteront les sociétés futures.

Ce travail universel de transformation ne pouvait être ignoré par le peuple mexicain qui, malgré le retard dans son évolution dû à la contrainte d'un despotisme presque sans égal dans l'histoire des infortunes humaines, donne des signes de vie depuis quelques années. Car le peuple mexicain ne pouvait se soustraire à ce travail universel, à cette époque où tous les peuples de la terre se mettent si facilement en communication. Les journaux, les revues, les livres, les voyageurs, le télégraphe, les relations commerciales, tout contribue à ce qu'aucun peuple ne reste isolé, à ce que la moindre évolution prenne un caractère mondial. Le Mexique prend la part qui lui revient, disposé, comme tous les peuples de la terre dans ce moment solennel à faire un pas, s'il ne peut pas faire le grand saut – selon moi il le fera – pour la grande oeuvre qu'est la transformation universelle des sociétés humaines.

Le Mexique, comme je viens de le dire, ne pouvait rester isolé dans le grand mouvement ascensionnel des sociétés humaines et la preuve en est donnée par l'agitation que l'on observe dans toutes les branches de la famille mexicaine.

Mettant de côté les préoccupations de partis, que je ne crois pas avoir, je vais essayer de décrire devant vous la véritable situation du peuple mexicain et ce que la cause universelle de la dignification humaine peut attendre de la participation de la société mexicaine dans le mouvement de transformation du milieu ambiant. Non pas par son éducation, mais à cause des circonstances spéciales dans lesquelles se trouve le peuple mexicain, il est probable que ce soit notre race la première au monde à faire un pas réel dans la voie de la réforme sociale.

Le Mexique est le pays des immensément riches et des immensément pauvres. On peut dire qu'au Mexique il

n'y a pas de moyen terme entre les deux classes sociales : la haute et la basse, celle qui possède et celle qui ne possède pas ; il y a tout simplement des pauvres et des riches. Les premiers, les pauvres, sont totalement privés de toute commodité, de tout bien-être ; les seconds, les riches, sont pourvus de tout ce qui rend la vie agréable. Le Mexique est le pays des contrastes. Sur une terre merveilleusement riche, végète un peuple incomparablement pauvre. Autour d'une aristocratie brillante, richement vêtue, la classe ouvrière promène sa nudité. Trains luxueux et superbes palais montrent le pouvoir et l'arrogance de la classe riche, tandis que les pauvres s'en-



tassent dans les bidonvilles et les porcheries des banlieues des grandes villes. Et pour que tout soit contraste au Mexique, à côté d'une grande instruction acquise par la classe possédante, s'étale la noirceur de la misérable ignorance de la classe opprimée.

Ces contrastes si notoires, qu'aucun étranger qui visite le Mexique ne peut s'empêcher d'observer, alimentent et fortifient deux sentiments : d'une part le mépris infini de la classe riche et instruite pour la classe ouvrière, et d'autre part la haine amère de la classe pauvre pour la classe dominante. Cette différence, si nette entre les deux classes, marque en chacune d'elles des caractères ethniques distincts, à tel point que l'on peut dire que le peuple mexicain est composé de deux races différentes, et il arrivera que cette différence soit telle qu'en parlant du Mexique, les livres de géographie du futur diront qu'il est peuplé de deux races. On peut éviter cela en provoquant une transformation sociale qui rapprocherait ces deux classes sociales, les mélangerait, et fondrait les différences physiques de chacune d'elles en un seul et même type.

Chaque jour les relations entre ces deux classes se tendent davantage, à mesure que le prolétariat prend conscience de sa misère et que la bourgeoisie se rend compte de la tendance, chaque fois plus déterminée, qu'a la classe ouvrière à s'émanciper. Le travailleur ne se

contente plus des salaires mesquins habituels. Maintenant il émigre à l'étranger à la recherche du bien-être économique, ou envahit les grands centres industriels du Mexique. Le travailleur type que la bourgeoisie mexicaine désire, tend à disparaître : celui qui travaillait pour un seul patron toute sa vie, le domestique qui, dès son enfance, entrait dans une maison et y vieillissait, le « péon » qui ne connaissait même pas les limites de la propriété où ils naissait, grandissait, travaillait et mourait. Certains ne s'éloignent jamais au-delà de l'endroit où ils pouvaient encore entendre le clocher du village. Ce type de travailleur se fait de plus en plus rare. Les dettes envers la propriété ne sont plus sacrées, comme elles l'étaient par le passé ; les grèves se font de jour en jour plus fréquentes et en divers endroits du pays naissent les embryons des syndicats ouvriers du futur.

Le conflit entre le capital et le travail est un fait, un fait confirmé par une série d'actes qui ont un rapport précis entre eux, la même cause, la même tendance.

Il y a quelques années ces premiers mouvements furent ceux de celui qui se réveille et se trouve sur une pente ; aujourd'hui c'est déjà le désespoir de celui qui se rend compte du danger et lutte de toutes ses forces, poussé par son instinct de conservation. Je dis instinct, et je ne crois pas me tromper. Il y a une grande différence dans le fond entre deux actes à première vue semblables. L'instinct de

conservation pousse l'ouvrier à se déclarer en grève pour gagner davantage, pour vivre mieux. Lorsqu'il agit ainsi, l'ouvrier, ne se rend pas compte du bien-fondé de sa demande. Il veut seulement pouvoir jouir de quelques-unes des commodités qui lui font défaut, et s'il les obtient, il va jusqu'à remercier le patron, et en le remerciant, il montre qu'il n'a aucune idée de ses droits. Au contraire, l'ouvrier qui se met en grève dans le but d'obtenir non seulement une augmentation de salaire, mais de soustraire la force morale au prétendu droit du capital d'obtenir des bénéfices aux dépens du travail, bien qu'il s'agisse également d'une grève, l'ouvrier agit dans ce cas-là consciemment, et la transcendance de son acte sera grande pour la cause de la classe ouvrière.

Mais si ce mouvement spontané, produit par l'instinct de conservation, est inconscient pour la masse ouvrière mexicaine, il ne l'est pas en général pour une minorité avancée de la classe ouvrière de notre pays, vrai noyau du grand organisme qui résoudra le problème social dans un futur très proche. Cette minorité en agissant au moment opportun, aura le pouvoir suffisant pour amener la grande masse des travailleurs à la conquête de son émancipation politique et sociale.

Voilà pour la situation économique de la classe ouvrière mexicaine. En ce qui concerne sa situation politique, ses rela-

tions avec le pouvoir public, vous êtes tous témoins de la façon dont le gouvernement s'y prend pour soumettre le prolétariat. Personne ici n'ignore que sur le Mexique pèse le plus honteux des despotismes. Porfirio Diaz, le maître de ce despotisme, s'est surtout préoccupé de maintenir les travailleurs dans l'ignorance de leurs droits, tant politiques que sociaux, car il sait très bien que la meilleure base d'une tyrannie est l'ignorance des masses. Pour maintenir la stabilité de sa domination, un tyran compte davantage sur l'aveuglement des masses que sur la force des armes. En conséquence, Porfirio Diaz, n'a aucun intérêt à ce que les masses s'éduquent et prennent conscience de leur dignité. Le bien-être, en soi, est un bienfait pour la moralité de l'individu ; Diaz le comprend ainsi, et pour éviter que le Mexicain ne retrouve sa dignité par le bien-être, il conseille aux patrons de ne point payer des salaires élevés aux travailleurs. De cette façon, le tyran, ferme toutes les portes à la classe ouvrière mexicaine, en lui enlevant deux des principaux agents de la force morale l'éducation et le bien-être.

Porfirio Diaz s'est toujours montré décidé à ce que le prolétaire mexicain se considère, lui-même, inférieur en mentalité, moralité et habileté technique, et même en résistance physique, à son frère le travailleur européen et nord-américain. Les journaux, payés par le gouver-

nement, parmi lesquels émerge l'*Impartial*, ont toujours conseillé au travailleur mexicain la soumission, en vertu d'une soi-disant infériorité, en insinuant que, si le travailleur obtenait un meilleur salaire et une diminution de la journée de travail, il aurait plus d'argent à gaspiller dans le vice et plus de temps pour prendre de mauvaises habitudes.



Tout cela, naturellement, a retardé l'évolution du prolétariat mexicain ; mais il n'a pas souffert uniquement de cela sous le despotisme féroce de ce bandit de Oaxaca [1]. La misère dans sa totalité la plus aiguë, la pauvreté la plus abjecte, a été le résultat immédiat de cette politique qui a ainsi autant profité au despotisme qu'à la classe

[1] *Etat du Mexique où est né Porfirio Diaz.*

capitaliste. Politique profitable pour le despotisme, parce qu'en se servant d'elle on a pu mettre sur le dos du pauvre toutes les charges : les contributions sont presque exclusivement payées par les pauvres ; les contingents pour l'armée se recrutent exclusivement dans la masse des prolétaires ; les services gratuits imposés par les autorités des villages retombent aussi, exclusivement, sur les pauvres. Les autorités, tant politiques que municipales, amassent des fortunes en condamnant les ouvriers à payer des amendes sous le moindre prétexte, et pour parachever l'exploitation, le clergé marchand le droit d'aller au ciel.

On ne sait combien de temps aurait pu durer cette situation pour le prolétariat mexicain, si malheureusement les effets de la tyrannie de Porfirio Diaz n'avaient atteint les classes dirigeantes elles-mêmes. Celles-ci, pendant les premiers temps de la dictature de Porfirio Diaz, furent le meilleur appui du despotisme. Le clergé et la bourgeoisie, fortement unis à l'autorité, avaient soumis complètement le peuple travailleur ; mais comme la compétence sur le terrain des affaires est la loi de l'époque, une bonne partie de la bourgeoisie a été vaincue par une minorité de celle-ci, composée d'hommes intelligents qui ont su profiter de leur influence auprès des Pouvoirs Publics, pour tirer d'abondants

profits, en monopolisant les meilleures entreprises aux dépens du reste de la bourgeoisie, ce qui provoqua, naturellement, la division de cette classe. Ceux qui avaient su tirer des profits, la minorité bourgeoise connue sous le nom de « scientifiques », restèrent fidèles à Porfirio Diaz, tandis que le reste tourna ses armes contre le gouvernement et forma les partis militants d'opposition à Diaz et, spécialement, à Ramon Corral, le Vice-président, sous les dénominations de Partido Nacionalista Democratico [2] et Partido Nacional Antireeleccionista [3] dont les programmes conservateurs ne laissent aucun doute sur leur caractère bourgeois. Quoiqu'il en soit, ces deux partis se mêlent aux forces qui luttent en ce moment contre la tyrannie qui domine le pays. Parmi ces forces, celle du Parti Libéral constitue la plus énergique et c'est elle qui, en dernier ressort, prévaudra sur les autres, comme il faut le souhaiter, parce que le Parti Libéral est le véritable parti des opprimés, des pauvres, des prolétaires ; l'espoir des esclaves du salaire, des déshérités, de ceux qui ont pour patrie une terre qui appartient aussi bien aux scientifiques porfiristes, qu'aux bourgeois des partis démocrate et anti-réélectionniste.

[2] *Parti Nationaliste démocrate.*

[3] *Parti National Anti-réélectionniste.*

La situation du peuple mexicain est très spéciale. Contre le Pouvoir public luttent en ce moment les pauvres, représentés par le Parti Libéral, et les bourgeois, représentés par le PND et le PNA. Cette situation doit forcément se résoudre par un conflit armé. La bourgeoisie veut des avantages que la minorité « scientifique » ne lui donnera pas. Le prolétariat de son côté, veut le bien-être économique et la dignité sociale par les seuls moyens dont il dispose : prendre possession de la terre et s'organiser syndicalement, ce à quoi s'opposent, tant le gouvernement que les partis bourgeois. Je crois avoir développé le problème le plus clairement possible. Une lutte à mort se prépare en ce moment pour la modification du milieu où le peuple mexicain, le peuple pauvre, se débat dans une agonie millénaire. Si le peuple triomphe, c'est-à-dire, s'il suit les drapeaux du Parti Libéral, qui est celui des travailleurs et des classes qui ne possèdent rien, le Mexique sera la première nation du monde qui fera un grand pas dans le chemin que tous les peuples de la terre voudraient emprunter, puissante aspiration qui agite l'humanité entière, assoiffée de liberté, anxieuse de justice, affamée de bien-être matériel ; aspiration qui se fait chaque fois plus profonde, à mesure qu'on voit avec plus de clarté l'évident échec de la république bourgeoise à assurer la liberté et le bonheur des peuples.

*Regeneración* (4<sup>e</sup> époque) n°11 - 12 novembre 1910

# Les utopistes

Rébellion et légalité sont des termes contradictoires. Restent donc, la Loi et l'Ordre pour les conservateurs et les fripons.

« *Visionnaires, utopistes!* », voilà ce dont, pour le moins, on nous traite, et c'est toujours le cri des conservateurs de

tous les temps contre ceux qui essayent de mettre un pied hors du cercle qui tient le troupeau humain prisonnier.

« *Visionnaires, utopistes!* », nous crient-ils, et lorsqu'ils apprennent que dans nos revendications nous demandons le partage de la terre, pour la donner au



peuple, les cris se font plus aies et les insultes plus fortes : « *Voleurs, assassins, traîtres !* », nous disent-ils.

Pourtant, c'est aux visionnaires et aux utopistes de tous les temps que l'humanité doit les progrès qu'elle a accomplis. Ce qu'on appelle civilisation, qu'est-ce sinon le résultat des efforts des utopistes Les rêveurs, les poètes, les visionnaires, les utopistes ont toujours été méprisés par les gens « sérieux » et persécutés par le « paternalisme » des gouvernements pendus ici, fusillés là-bas, brûlés, torturés, emprisonnés dans tous les pays et de tout temps, ils ont été, cependant, les propulseurs de tous les mouvements d'avant-garde, les voyants qui ont montré aux masses aveugles les chemins lumineux qui conduisent aux cimes glorieuses.

Il faudrait renoncer à tout progrès ; il vaudrait mieux renoncer à tout espoir de justice et de grandeur dans l'humanité si, ne serait-ce que dans l'espace d'un siècle, la famille humaine ne comprenait parmi ses membres quelques visionnaires, utopistes et rêveurs.

Qu'elles parcourent, ces personnes « sérieuses », la liste des hommes morts qu'elles admirent. Qu'étaient-ils sinon des rêveurs ? Pourquoi les admire-t-on, sinon parce qu'ils étaient des visionnaires ? Qu'est-ce qui les entoure de gloire, si ce n'est leur caractère d'utopistes ?

De cette espèce d'êtres humains si méprisée a surgi Socrate, méprisé par les personnes « sérieuses » et « sensées » de son époque et admiré par ceux-là mêmes qui alors lui avaient ouvert la bouche pour lui faire avaler la ciguë. Jésus-Christ ? S'ils avaient vécu à son époque, les messieurs « sérieux » et « sensés » d'aujourd'hui, ils l'auraient accusé, jugé, condamné et même cloué sur le bois infâme, ce grand utopiste devant lequel ils se signent et s'humilient aujourd'hui.

Il n'y a pas eu de révolutionnaire, dans le sens social du mot ; il n'y a pas eu de réformateur qui n'ait pas été attaqué par les classes dirigeantes de son époque comme utopiste, rêveur ou visionnaire.

Utopie, illusion, rêve...! Que de poésie, que de progrès, que de beauté et, malgré tout, combien on vous méprise.

Au milieu de la trivialité ambiante, l'utopiste rêve d'une humanité plus juste, plus saine, plus belle, plus savante, plus heureuse et tandis qu'il extériorise ses rêves, la jalousie blêmit, le poignard cherche son dos, le sbire espionne, le geôlier prépare les clés et le tyran signe la sentence de mort. De cette façon l'humanité a mutilé, de tous les temps, ses meilleurs membres. En avant ! L'insulte, la prison et les menaces de mort ne peuvent empêcher l'utopiste de rêver.

*Regeneración* (4<sup>e</sup> époque) n°11 - 12 novembre 1910

# Liberté politique

Nous désirons que nos camarades les déshérités comprennent bien ce qu'est la liberté politique et les bénéfices qu'elle peut apporter aux peuples. Nous sommes convaincus que la liberté politique, par elle-même, est impuissante à faire le bonheur des peuples, et c'est pour cela que nous travaillons avec obstination pour faire comprendre au peuple que son réel intérêt est de travailler pour la liberté économique, qui est la base de toutes les libertés, la solide fondation sur laquelle peut s'élever le grandiose édifice de l'émancipation humaine.



La liberté politique donne à l'homme le droit de penser, le droit d'émettre ses idées, le droit de se réunir, le droit d'exercer le métier qui lui plaît, le droit de se déplacer librement sur le territoire

national, et entre beaucoup d'autres droits et prérogatives, il a le droit de voter et d'être élu pour les charges publiques lors d'élections populaires. En contre-partie de ces libertés il a des obligations, les principales étant : le paiement des contributions pour les dépenses publiques, le service gratuit aux autorités lorsque celles-ci ont besoin de l'aide des citoyens, l'obligation de servir comme soldat.

Nous avons déjà expliqué plusieurs fois que l'infériorité sociale du prolétaire et du pauvre en général rend complètement illusoire la liberté politique, c'est-à-dire, qu'il ne peut en jouir. L'ignorance et la misère rendent l'homme incapable de penser et d'émettre ses idées, et même s'il y arrivait, celles-ci seraient d'une infériorité intellectuelle si prononcée, que leur influence serait nulle par l'impossibilité de les faire prévaloir sur la brillante argumentation des hommes instruits. Intellectuellement donc, le prolétaire est subordonné au savoir des hommes instruits qui par le fait même de leur culture jouissent de commodités et ont, par conséquent, des idéologies qui correspondent à la vie facile des hautes classes de la société, dont

l'intérêt est de conserver ces facilités d'existence qui ne se basent pas sur un principe d'égalité et de justice sociale, mais sur l'inégalité même, du fait de la différence de facilités d'existence entre les classes, hautes et basses, de la société. On peut voir, par là, que la libre émission de la pensée profite, presque exclusivement, aux classes bourgeoises. Le droit de réunion est également illusoire pour le prolétariat, en vertu de son infériorité intellectuelle qui le subordonne, naturellement, logiquement, aux classes cultivées qui, s'il s'agit de réunion politiques, se sert alors de la masse comme force numérique pour battre une rivalité électorale, ou pour faire changer de politique un gouvernement ou simplement d'estrade sur laquelle on peut s'exhiber et briller.

Illusoire est, également, le droit d'exercer un métier qui nous plaît. L'ignorance et la misère rendent l'homme incapable de se consacrer librement à l'exercice d'une profession, droit dont seules peuvent jouir les classes hautes qui ont l'argent pour payer les études de leurs enfants. Egalement, il faut posséder des biens pour travailler à son compte. Il ne reste au prolétariat d'autre droit que celui d'exercer un métier quelconque, et même pour exercer ce métier il faut jouir d'une certaine indépendance économique et posséder une certaine instruction, conditions en général que les pauvres ne remplissent pas.

Ce qui a été dit sur les droits politiques ici énumérés, est valable, avec de légères variantes, des autres droits. Pour jouir des droits politiques, il faut l'indépendance économique et l'instruction, et tout homme qui se consacre sincèrement à travailler pour le bien-être du peuple doit lutter, de toutes ses forces, pour un changement des conditions politiques et sociales existantes, par d'autres qui garantissent l'indépendance économique, base de l'éducation et de la liberté, même relative grâce à laquelle le prolétariat puisse s'unir, s'éduquer et s'émanciper enfin.

Le droit de vote est aussi illusoire pour la même raison qui rend illusoires les autres droits, dont l'ensemble est ce qu'on appelle la liberté politique. L'ignorance et la misère placent les pauvres dans une situation d'infériorité qui les subordonne, naturellement et logiquement, à l'activité politique des hautes classes de la société. Pour des raisons d'éducation, d'instruction et position sociale, les classes hautes assument le rôle de dirigeants dans les luttes électorales. Les individus des classes hautes, en vertu de leur indépendance économique, disposent de davantage de temps que les prolétaires pour se consacrer à des occupations autres que celles de la vie courante et même, les classes dirigeantes font de la politique la seule occupation de leur vie. Tout cela contribue à ce que le prolétariat, qui est obligé de travailler,

jour après jour, pour pouvoir survivre, ne puisse prendre à son compte la direction des campagnes politiques, soit obligé de se subordonner aux travaux des classes dirigeantes, les travailleurs se contentant de jouer le rôle de votants dans les farces électorales. Le choix des candidats, l'élaboration des programmes de gouvernement, le plan de la campagne électorale, la propagande, et tout ce qui requiert activité et discernement, est pris en charge par les dirigeants de la campagne électorale, car même dans le cas où il se formerait des assemblées spéciales de travailleurs, ce qui en sortirait ne serait rien d'autre que le reflet de ce qui se fait dans les assemblées électorales des classes dirigeantes, dont elles sont le simple reflet. De tout cela il résulte que les pauvres n'ont d'autre droit que celui de signer le bulletin de vote et de le porter aux urnes : mais sans être fixés sur les qualités des personnes qu'ils doivent élire, dont ils ne connaissent que ce qu'en disent les propagandistes des classes dirigeantes.

De cela les travailleurs – et les pauvres en général – ne gagnent rien, si ce n'est de changer de maître, maître qui ne va pas travailler pour les intérêts des pauvres, mais pour ceux des classes hautes de la société, car ce furent celles-ci qui en réalité, le portèrent au pouvoir.

Voici comment la liberté politique, par elle-même, n'a pas le pouvoir de rendre le peuple heureux. Le besoin

urgent, non seulement pour le Mexique, mais pour tous les peuples cultivés de la terre, c'est la liberté économique qui est un bien qui ne peut être conquis par les campagnes électorales, mais par la prise de possession des biens matériels tels que la terre, ainsi que la dignification et l'ennoblissement de la classe ouvrière au moyen de meilleurs salaires et de la réduction des heures de travail, ce qui, comme nous l'avons beaucoup répété, donnera au prolétariat l'opportunité de s'unir, d'étudier ses problèmes, de s'éduquer et finalement de s'émanciper.

A travers ce qui vient d'être exposé on voit que, en réalité, le peuple n'exerce pas, ne peut exercer les droits politiques ; mais cela ne l'empêche pas de subir la loi. Il n'a d'autre droit que celui de mourir de faim ; mais il est obligé de payer des contributions pour que vivent aisément ceux qui, précisément le dominant. La brillante Armée, les policiers de toutes sortes, les fonctionnaires politiques, judiciaires, municipaux et administratifs, depuis les plus hauts jusqu'aux plus humbles, les membres des chambres législatives fédérales et des Etats et une ribambelle d'employés grands et petits, doivent être payés par les contributions de tous genres, directes et municipales, droits de douane, du Timbre, qui pèsent exclusivement sur les épaules du pauvre, parce que s'il est vrai que les riches payent pour les affaires qu'ils détiennent, ils récupèrent ce qu'ils payent au gou-

vernement en augmentant les loyers des maisons, les marchandises en général. De ce fait, les pauvres sont les seuls à payer les dépenses du Gouvernement, parmi lesquelles il faut ajouter les subventions à la presse pro-gouvernementale, les gratifications qu'il accorde aux plus vils et plus bas des flatteurs, et les sommes importantes que les hommes qui gouvernent prélèvent sur les caisses publiques pour augmenter leurs richesses.

Mais là n'est pas la seule obligation des pauvres. Entre autres, il y a le service gratuit qu'on doit effectuer, soit par des rondes pour garder les intérêts des riches, soit en réparant les routes pour que les voitures des riches roulent mieux, et beaucoup d'autres services de ce genre, exécutés gratuitement par ceux d'en bas pour ceux d'en haut, et, comme digne

conclusion de la moquerie avec laquelle on paye la candeur des peuples, le prolétariat doit donner ses meilleurs fils à la caserne et ses plus belles filles au lupanar, pour qu'on assassine les fils lorsqu'ils se mettent en grève ou réclament leurs droits, et que ses filles soient salies par les petits messieurs, et aussi les vieux, de la sainte bourgeoisie. Obligations, charges, affronts, misère, prostitution, crime, ignorance, désunion, voilà le sombre cortège de malheurs que la liberté politique accorde au peuple, lorsqu'on la considère comme la panacée qui doit soigner toutes les maladies de l'humanité. La liberté, ainsi, est un édifice sans base solide et incapable de tenir debout. Ce dont le peuple a besoin pour jouir de liberté est l'émancipation économique, base inébranlable de la vraie liberté.



*Regeneración* (4<sup>e</sup> époque) n°12 - 19 novembre 1910

# La révolution

Le fruit mûr de la révolte intestine est prêt à tomber, fruit amer pour tous les orgueilleux dont la situation leur donne honneurs, richesses, distinctions, et qui construisent leurs plaisirs sur la douleur et l'esclavage de l'humanité : mais fruit doux et savoureux pour tous ceux qui, pour n'importe quel motif, ont senti leur dignité foulée par les sabots des bêtes, qui dans une nuit de trente-quatre ans, ont volé, violé, tué, trompé, trahi, cachant leurs crimes sous le manteau de la loi, esquivant le châtement sous l'investiture officielle.

Qui a peur de la Révolution ? Ceux qui l'ont provoquée ; ceux qui par leur oppression, leur exploitation sur les masses populaires, ont fait que le désespoir s'empare des victimes de leurs infamies ceux qui par leurs injustices et leur rapacité ont réveillé les consciences, et ont provoqué l'indignation des gens honnêtes.

La révolution va éclater d'un moment à l'autre. Nous, qui avons été ces dernières années, attentifs aux événements politiques et sociaux du peuple mexicain, ne pouvons pas nous tromper. Les symptômes du formidable cataclysme ne laissent aucun doute : quelque chose est

en train de s'écrouler. Enfin, après trente-quatre ans de honte, le peuple mexicain va pouvoir lever la tête, et enfin, après cette longue nuit, le noir édifice dont la présence nous étouffait, va tomber en ruines.

C'est le moment, maintenant, de répéter ce qu'on vous a dit tant de fois : il ne faut pas que ce mouvement, causé par le désespoir, soit la manœuvre aveugle de celui qui fait un effort pour se libérer du poids d'un énorme fardeau, mouvement où l'instinct domine la raison. Nous les libertaires, devons essayer de faire en sorte que ce mouvement prenne l'orientation que montre la science. En n'agissant pas ainsi, la Révolution qui se lève, ne servira qu'à substituer un Président à un autre Président, ou ce qui revient au même, un patron à un autre patron. Nous ne devons pas oublier que ce qui est essentiel, c'est que le peuple ait du pain, une maison et de la terre à cultiver ; nous ne devons pas oublier qu'aucun gouvernement, si honnête soit-il, ne peut supprimer la misère. C'est le peuple lui-même, les affamés, les déshérités qui doivent abolir la misère, en prenant en premier lieu possession de la terre qui, par droit naturel ne peut être

la propriété de quelques-uns, parce qu'elle est la propriété de tous les êtres humains. On ne peut prédire jusqu'où ira l'oeuvre revendicatrice de la prochaine révolution ; mais nous sommes décidés, les révolutionnaires de bonne foi, à avancer le plus possible sur ce chemin. Si nous empoignons les winchester, décidés, non pas à faire monter sur le trône un nouveau maître, mais à lutter pour les revendications des droits des prolétaires ; si nous amenons sur le champ de bataille le désir de conquérir la liberté économique, qui est la base de toutes les libertés, et la condition sans laquelle, il ne peut y avoir de vraie liberté ; si nous luttons tous avec ce désir, nous canaliserons le prochain mouvement populaire vers un chemin digne de notre époque. Mais, si pour le désir de triompher facilement, si pour vouloir abrégier la lutte, nous enlevons de nos tendances le radicalisme qui les rend incompatibles avec les tendances des partis bourgeois et conservateurs, alors nous aurons fait oeuvre de bandits et d'assassins, parce que le sang versé n'aura servi qu'à renforcer le pouvoir bourgeois, c'est-à-dire la minorité qui possède la richesse et qui, après le triomphe, enchaînera de nouveau le prolétariat, profitant de son sang, de son sacrifice, de son martyre pour gagner le pouvoir.

Il faut donc, prolétaires, il faut donc déshériter, que vous ne vous trompiez pas. Les partis conservateurs et bour-

geois vous parlent de liberté, de justice, de loi, de gouvernement honnête, et vous disent que, lorsque le peuple changera les hommes qui sont aujourd'hui au pouvoir par d'autres, vous aurez la liberté, justice, loi et un gouvernement honnête. Ne vous laissez pas tromper. Ce dont vous avez besoin est l'assurance du bien-être de vos familles et le pain quotidien ; ce bien-être, aucun gouvernement ne pourra vous le donner. C'est vous qui devez le conquérir, en prenant, bien sûr, possession de la terre, qui est la source primordiale de la richesse, et la terre aucun gouvernement ne vous la donnera, comprenez-le bien ! Parce que la loi protège le « droit » des détenteurs de la richesse. Il faut que vous la preniez, en dépit de la Loi, en dépit du Gouvernement, en dépit du prétendu droit de propriété. Il faudra que vous la preniez au nom de la justice naturelle, au nom du droit de vivre, de développer son corps et son intelligence qu'a tout être humain.

Lorsque vous serez en possession de la terre, vous aurez liberté et justice, parce que la liberté et la justice ne peuvent être décrétées : elles sont le résultat de l'indépendance économique, c'est-à-dire, de la faculté que chaque individu a de vivre sans dépendre d'un maître, c'est-à-dire, de profiter pour soi et pour les siens, intégralement, des fruits de son travail.

Donc, prenez la terre. La Loi dit qu'il ne faut pas que vous la preniez car c'est

une propriété privée mais la Loi qui dit une telle chose fut écrite par ceux qui vous ont séduit à l'esclavage, et la preuve qu'elle ne répond pas, à un besoin général est le fait Qu'elle a besoin de l'appui de la force. Si la Loi était le résultat du consentement de tous, elle n'aurait pas besoin de l'appui du flic, du geôlier, du juge, du bourreau, du soldat et du fonctionnaire. La Loi nous fut imposée, et contre les impositions arbitraires appuyées par la force que nous devons, les hommes dignes, répondre par notre rébellion.

Maintenant, au combat ! La Révolution, irrémédiable, dévastatrice, ne va pas tarder à arriver. Si vous voulez être vraiment libre, groupez-vous sous les drapeaux libertaires du Parti Libéral : mais si vous voulez seulement vous donner l'étrange plaisir de verser le sang et verser le vôtre en « jouant aux soldats », groupez-vous sous d'autres drapeaux, sous celui des anti-réélectionnistes par exemple, qui après que vous ayez « joué aux soldats », vous placez de nouveau sous le joug patronal et gouvernemental ; mais il est vrai que vous auriez eu le grand plaisir de changer le vieux Président, que vous ne supportiez déjà plus, par un autre tout frais, tout neuf.

Camarades, le problème est grave. Je sais que vous êtes disposés à lutter, mais combattez pour le profit de la classe pauvre. Toutes les révolutions ont profi-

té, jusqu'à ce jour, aux classes riches parce que vous n'aviez pas une idée exacte de vos droits et de vos intérêts, qui comme vous le savez, sont complètement opposés aux droits et aux intérêts des classes riches et intellectuelles. L'intérêt des riches est que les pauvres soient éternellement pauvres, parce que la pauvreté des masses est la meilleure garantie de leurs richesses. S'il n'y avait pas d'hommes obligés de travailler polir d'autres hommes, les riches seraient obligés de faire quelque chose d'utile, de produire quelque chose d'utilité générale pour pouvoir vivre ; ils n'auraient plus alors d'esclaves à exploiter.

Il n'est pas possible de prédire, je le répète, jusqu'où arriveront les revendications populaires dans la Révolution qui approche ; mais il faut essayer d'aller le plus loin possible. Ce serait déjà un grand pas, de faire en sorte que la terre soit la propriété de tous ; et s'il n'y avait pas de force ou de conscience suffisante parmi les révolutionnaires, pour obtenir d'autres avantages, elle serait la base des prochaines revendications qui par la seule force des circonstances, seraient conquises par le prolétariat.

En avant, camarades ! Bientôt vous entendrez les premiers coups de fusil ; bientôt les opprimés lanceront leur cri de révolte. Il faut que tout le monde participe au mouvement, en lançant avec force et conviction ce cri suprême : Terre et Liberté !

*Regeneración* (4<sup>e</sup> époque) n°16 - 17 décembre 1910

# L'horreur de la révolution

« *Nous ne voulons plus de luttes fratricides, nous ne voulons pas de sang, nous ne voulons pas de guerre* », disent les timorés. Et ils parlent de suite des horreurs du carnage : le sang coulant en abondance, l'atmosphère chargée d'épaisses fumées, le bruit assourdissant des armes à feu ; sang, agonie, mort, incendie, quelle horreur Quelle horreur !

C'est vrai, camarades, que le spectacle qu'offre la guerre n'a rien d'agréable ; mais la guerre est nécessaire. Elle est nécessaire lorsqu'il y a quelque chose qui s'oppose à la conquête du bien-être.

La guerre est horrible, elle coûte beaucoup de vies, beaucoup de larmes et beaucoup de douleurs ; mais que dire de la paix ? Que dire, camarades, de la paix sous le présent système d'exploitation capitaliste et de barbarie gouvernementale ? Est-ce qu'elle garantit seulement la vie, cette paix ?

Si horrible soit-elle, la guerre ne peut surpasser en horreur cette paix. La paix a ses victimes, elle est sombre ; non que la paix soit mauvaise en elle-même, mais

par l'ensemble des circonstances dont elle est actuellement composée. Sans avoir besoin de la guerre, il y a des victimes en temps de paix, et selon les statistiques, les victimes en temps de paix sont plus nombreuses qu'en temps de guerre.

Il suffit de lire tous les jours les journaux d'informations pour se convaincre que ce que je dis est la vérité. Là-bas c'est une mine qui s'écroule et écrase des centaines ou des milliers de travailleurs ; ou bien, un train qui déraile et cause la mort des passagers ; ou un bateau qui coule et entraîne au fond de la mer de nombreuses personnes. La mort guette l'être humain dans tous les moments de son existence. Le travailleur tombe de l'échafaudage et se brise le corps. Un autre, en maniant une machine, se coupe un bras, une jambe et reste mutilé ou en meurt. Le nombre de personnes qui meurent annuellement à cause des catastrophes minières, ferroviaires, maritimes ou d'autre nature est vraiment alarmant. Ceux qui meurent à cause d'incendies de théâtres, hôtels et

maisons, atteignent chaque année, un chiffre effarant.

Mais ce n'est pas tout : les conditions d'insalubrité où s'effectue le travail dans les usines et les ateliers ; les travaux pénibles ; l'inconfort et l'insalubrité des demeures des travailleurs, obligés de vivre dans de vrais taudis ; la saleté des quartiers ouvriers ; la mauvaise alimentation que le travailleur peut s'offrir avec le salaire misérable qu'il gagne ; la détérioration des articles alimentaires ; l'inquiétude où vit l'homme de perdre son travail, qui a peur de ne plus pouvoir nourrir sa famille ; le dégoût que produit le fait de travailler sous l'influence du surveillant, de se trouver sous l'influence de lois barbares dictées par le stupide égoïsme des classes dominantes, sous l'influence autoritaire d'épouvantails sans cervelle. Tout cela : insalubrité, mauvaise alimentation, travail pénible, inquiétude pour l'avenir, dégoût du présent, minent la santé des classes pauvres, engendrent des maladies horribles comme la phtisie, la typhoïde et autres, qui déciment les déshérités et dont les ravages n'épargnent personne : hommes, femmes, enfants et vieillards. Cela n'arrive pas pendant la guerre, où il est très rare de voir les femmes, les enfants ou les vieillards frappés, à moins qu'il ne s'agisse d'un tyran bestial, comme Porfirio Diaz, car pour lui il n'existe pas dans cette vie de créature respectable. Le tigre plante ses crocs in-

différemment dans les chairs d'un vieillard, d'une femme ou d'un enfant.

Toutes ces calamités, dont souffre l'humanité en temps de paix, sont le résultat de l'impuissance du Gouvernement et de la Loi pour faire le bonheur des peuples, pour la simple raison que tant le Gouvernement, que la Loi ne sont rien d'autre que les gardiens du capital, et le capital est notre chaîne commune. Le Capital veut des bénéfices et, par conséquent, il ne s'occupe pas de la vie humaine. Le propriétaire d'une mine ne veut pas savoir, si le travail offre des risques pour la vie des travailleurs ; il ne fait pas les travaux nécessaires pour que le travail s'effectue dans des conditions de sécurité garantissant la vie des mineurs. C'est pour cela que les mines, s'écroulent, des explosions ont lieu, des ouvriers s'écrasent avec les élévateurs, et beaucoup d'autres sinistres. Le capitaliste gagnerait moins, s'il fallait qu'il protège la vie des ouvriers, et il préfère que ceux-ci crèvent dans une catastrophe ; que les veuves et les orphelins périssent de faim ou se prostituent pour pouvoir vivre, au lieu de dépenser quelques sommes en faveur de ceux qui par leur travail l'enrichissent, de ceux qui par leur sacrifice font son bonheur.

On peut dire la même chose pour les catastrophes ferroviaires et maritimes. Le mauvais matériel employé pour la construction des bateaux, des voitures et des locomotives, le moins cher possible, et l'usure qui s'opère en eux avec

l'usage; le fait que les compagnies doivent utiliser tout au maximum pour dépenser moins, s'ajoutant à tout cela le mauvais état des voies, qu'il faut réparer le moins possible pour obtenir le maximum de bénéfices, font que l'insécurité est effective et les catastrophes inévitables.

Les bénéfices que veut le Capital, sont aussi, la cause des conditions d'insalubrité où s'effectue le travail dans les ateliers et usines. Le capitaliste devrait dépenser de l'argent pour que les conditions hygiéniques des lieux de travail soient bonnes, et c'est précisément ce qu'il ne veut pas. La santé et la vie des travailleurs ne rentrent pas dans les calculs des capitalistes. Gagner de l'argent, n'importe comment, c'est la devise de messieurs les bourgeois.

La misère, en elle-même, est plus horrible que la guerre et cause plus de ravages. Le nombre d'enfants qui meurent chaque année est fabuleux; le nombre de tuberculeux qui meurent chaque année est, également, étonnant. Ces décès sont dus à la misère, et la misère est le produit du système capitaliste.

Pourquoi avoir peur de la guerre? S'il faut mourir écrasé par la tyrannie capitaliste et gouvernementale en temps de paix, n'est-il pas préférable de mourir en combattant ce qui nous écrase? C'est moins épouvantable de verser le sang pour conquérir la liberté et le bien-être, que de continuer à le verser sous l'actuel système politique et social, au profit de

nos exploiters et tyrans. En outre, la guerre produit moins de victimes que la paix dans le système actuel. Le nombre de personnes qui meurent au cours d'une bataille est très réduit en rapport au nombre des combattants des deux camps; et s'il était possible que toute une nation soit en guerre pendant une année, on pourrait constater à la fin de cette période que le nombre des décès aurait diminué ou tout au moins aurait été sensiblement égal à celui des années de paix, par le fait que le capitalisme aurait eu des difficultés pour exploiter les travailleurs car la plupart de ceux-ci se seraient trouvés sur les champs de bataille. Ceci a pu être constaté dans les pays qui ont été en révolution. Les travaux sont suspendus à cause de la guerre; les travailleurs changent la vie malsaine de l'usine, l'atelier ou la mine, par la vie saine, à l'air libre, mangeant de la viande en abondance, faisant un exercice salubre, et surtout ayant l'esprit animé par l'espoir de changer de condition, ou simplement satisfaits de pouvoir lever le visage et de se sentir libres face aux patrons épouvantés. Il vaut mieux mourir traversé par une balle, en défendant son droit et le bien-être de ses frères, que périr écrasé, comme un ver, sous les décombres d'une mine, ou broyé par une machine, ou dans une agonie pénible et lente dans le coin d'un noir taudis. Crions de toutes nos forces: Vive la Révolution! Mort à la paix capitaliste!

*Regeneración* (4<sup>e</sup> époque) n°17 - 24 décembre 1910

# Réveille-toi prolétaire



Relève-toi, prolétaire conscient ; relève-toi, mon frère ! En ce moment beaucoup de prolétaires sont en armes ; mais ils ne savent pas ce qu'ils font ; ou plus exactement, ils ne savent pas pour qui ils travaillent, comme dit le vulgaire adage. Toi, qui connais les intérêts de ta classe ; toi, qui sais ce dont les pauvres ont besoin, cours leur dire : *« Camarades, pour conquérir la liberté et le bonheur, il ne suffit pas d'avoir un cœur brave et une arme à la main : il faut une idée dans le cerveau. »*

Un bateau sans boussole dans l'immensité de l'océan, voilà ce qu'est le révolutionnaire qui ne compte qu'avec son arme et sa bravoure. Le bateau peut lutter contre les vagues et le vent ; mais, comment s'orienter pour arriver au port, s'il lui manque la boussole ? Ainsi, le révolutionnaire peut se maintenir en rébellion, peut semer la mort ; mais s'il lui manque l'idée directrice de son action, il ne sera rien d'autre qu'un bateau sans boussole. Le révolutionnaire, alors, ne sait pas pourquoi il tue, comme la

hache ne sait pas pourquoi elle abat l'arbre.

Relève-toi, prolétaire conscient ; relève-toi, mon frère ! Il faut que tu voles aux côtés de tes frères inconscients pour leur dire : *« Camarades, jusqu'à ce jour, vous étiez bras et ciseaux ; maintenant, il faut que vous soyez cerveau, bras et ciseaux »*.

Prolétaire : ne permet plus qu'un autre pense pour que toi, tu exécutes. Les ciseaux, avec leur tranchant, arrachent des morceaux au marbre sans savoir ce qu'il en résultera. Le révolutionnaire, au prix de son sang, attaque les bastions du despotisme sans savoir quelle sera la forme de l'édifice qui se lèvera sur les décombres fumants.

Si un autre pense pour toi, ne t'étonnes pas de voir surgir, comme si le noir édifice que tu avais écrasé renaissait, un autre plus noir encore, plus lourd. Tu t'apercevras que les défenseurs de ce nouvel édifice sont encore plus sinistres, et parmi ces nouveaux défenseurs du futur despotisme tu reconnaîtras ceux qui aujourd'hui te conseillent de prendre un fusil et de te révolter ; car ils omettent de te dire quels sont tes intérêts de pauvre, pour que tu donnes ta vie pour eux et non pour tes intérêts.

Ouvre les yeux, éternel paria ; saigne-toi, chair à canon, locataire des casernes et des bagnes. Comprends où est ton intérêt ; réfléchis, choisis une idée, et ain-

si, tu iras droit vers ton but ; et du chaos de la Révolution tu sauras extraire la formule de ta rédemption, avec la même adresse que le sculpteur qui réveille dans le morceau de pierre la figure, l'attitude, le geste de l'objet d'art qui, sans lui, aurait dormi pendant des millénaires au sein de la terre ; et alors, si tu tombes au combat, blessé à mort, tu pourras dire avec orgueil, ce qu'un poète, alors qu'il allait être décapité, clama devant le bourreau et le peuple, portant sa main au front : *« Ici, il y a quelque chose ! »*

Ne vas pas au combat comme un mouton, mais comme une unité de combattants qui s'additionnent à d'autres unités, également conscientes et rebelles, pour ouvrir le tombeau de la tyrannie politique et de l'exploitation capitaliste.

Renverse, surtout n'oublie pas de déplacer les décombres et d'arracher les fondations. Supprime par l'action ce qu'on appelle le droit de propriété ; non pour t'emparer individuellement de ce que détiennent tes maîtres, car tu deviendrais alors patron, tu opprimerais tes frères et tu serais voleur et pervers, autant que ceux qui t'exploitent maintenant. Ta libération doit être comprise dans la libération de tous les humains. La terre qu'il faut enlever aux bourgeois ne doit pas être pour toi seul, ni pour quelques-uns, mais pour tous, sans distinction de sexe. Lève ta tête trempée de sueur ; regarde tes patrons en face, ils tremblent en pressentant ta colère ; do-

mine-la et raisonne. La colère aveugle ; la raison éclaire. Ainsi tu verras mieux le chemin au milieu des ombres de la terrible lutte ; ainsi tu pourras t'apercevoir que, parmi ceux qui veulent te diriger, il y a beaucoup de loups déguisés en agneaux ; il y en a beaucoup qui trompent ta faim pour un moment, en te donnant quelque menue monnaie pour ta famille, avant de t'envoyer au combat. Quelque menue monnaie pour aller donner ton sang, pour qu'eux montent sur tes épaules Est-ce digne ? Es-tu soldat de la liberté ou un mercenaire loué par un ambitieux ?

Camarade, refuse l'argent. Ce n'est pas digne d'un homme, de demander de l'argent pour aller conquérir la liberté et le bien-être. Si tu faisais cela, quelle serait la différence entre toi et le sbire qui tire sur ses frères, pour l'argent qu'il a reçu ?

Le fusil du mercenaire forge des chaînes parce qu'il est soutenu par un cœur égoïste ; le fusil du libertaire forge la liberté parce qu'il est soutenu par cœur dévoué. Celui qui prend les armes pour l'argent, porte en lui l'idée du profit personnel à l'exclusion de celui d'autrui ; celui qui prend les armes par amour de la liberté, porte en lui l'idée du bien-être de tous. Est-ce qu'ils lui demandèrent de l'argent, pour être des héros, Hidalgo, « Pipila », « El hombre de Eureka » ? Est-ce qu'on peut seulement concevoir un héros qui se ferait payer ? Imaginez-vous le « Héros de Nacoza-ri » [1] discutant sur le prix de son

héroïsme ; imaginez-vous Juarez demandant de l'argent pour décréter l'expropriation des biens du clergé ; imaginez-vous Jésus-Christ demandant de l'or pour être sacrifié.

Réveille-toi, prolétaire ! Va au combat avec le désir de lutter pour ta classe. Celui qui te donnera de l'argent pour que tu empoignes un fusil, méprise-le, regarde-le avec méfiance, car il te demande ta vie en échange de quelque menue monnaie ; il veut ton sacrifice pour faire son bonheur ; il veut ta ruine et le malheur de ta famille pour son profit personnel. Va au combat prolétaire ; non pas pour mettre quelqu'un au pouvoir, mais pour élever ta classe, la dignifier. Puisque l'occasion se présente et que tu as une arme entre les mains, prends la terre, mais pas pour toi tout seul : pour toi et pour tous les autres, puisqu'elle est à tous par droit naturel.

Prolétaire conscient : vole où luttent tes frères, pour leur dire qu'avoir un cœur vaillant et une arme dans les mains ne suffit pas : dis-leur qu'il faut une idée dans le cerveau. Et cette idée, entendez-le bien, doit être l'émancipation économique. Si tu n'obtiens pas cette liberté, tu auras donné, une fois de plus ton sang pour qu'un autre tyran t'opprime.

[1] Acteurs, parmi les plus connus, du premier soulèvement populaire, en 1810, luttant pour l'abolition de l'esclavage et l'indépendance du Mexique.

**Ricardo Flores Magón**

# *Regeneración* 1910

Le 3 août 1910, Ricardo Flores Magón est relâché du pénitencier de Florence (Arizona). Un mois après, le 3 septembre, *Regeneración* (4<sup>e</sup> époque) reparaît à Los Angeles...

Le bureau d'édition comprend : Ricardo Flores Magón, Librado Rivera, Antonio I. Villarreal, Gutiérrez de Lara, Amselmo L. Figueroa, Enrique Flores Magón et Práxedes Gilberto Guerrero. De plus, une page en anglais est insérée dans *Regeneración*, le responsable en est Alfred G. Sanftleben (vieil anarchiste allemand).

Cette brochure réunit une sélection des articles de Ricardo Flores Magón parus dans *Regeneración* en 1910 (année du début de la Révolution mexicaine). Ces traductions ont été réalisées par l'Association pour l'art et l'expression libres (AAEL - Toulouse) en 1978.

**PARTAGE NOIR - 2020**